

Postface

Vivre au milieu des livres

Les décisions les plus graves de mon existence, je les ai prises dans une bibliothèque – tous livres fermés, et les yeux dans le vague. Aux volumes qui m’entouraient, je ne pouvais ni ne voulais rien demander, leurs sujets m’apparaissant sur le moment aussi frivoles et vains que celui des *Essais* de l’aveu même de Montaigne. Que pèse la somme de nos lectures dans ce temps suspendu, et souvent déchiré, qui précède la décision ? Une bibliothèque n’enferme pas un répertoire de cas, auxquels nous pourrions tout uniment rapporter notre situation présente pour découvrir ce que nous avons à faire. Si les livres devaient nous rendre plus sages, ou mieux aptes à guider notre existence, le Dalai Lama serait professeur de littérature.

Et pourtant : si nous continuons à lire et à accumuler les volumes autour de nous, c’est bien que les livres nous aident à vivre *à leur façon*, que nos lectures ne restent pas sans effets sur la vie que nous menons. Mais l’expérience de la lecture ne se prolonge pas tout uniment dans nos expériences réelles ; si nos décisions sont si souvent difficiles, et toujours hasardeuses, c’est qu’il nous faut faire à chaque fois l’épreuve d’un hiatus entre le monde des livres et celui où nous devons agir : il n’y a pas de relation entre nos façons de lire et nos manières d’être, comme le voudrait M. Macé, sinon par métaphore – la littérature, pas même la poésie, n’a pas le privilège de la musique : cette emprise consentie qui se traduit par l’envie de danser ; et notre empathie pour les personnages n’est en rien la garantie d’une meilleure compréhension des vivants qui nous entourent, comme

le croit M. Nussbaum – les grands lecteurs ne font pas de meilleurs jurés. À postuler une exacte continuité entre nos émotions de lecteurs et nos passions réelles, les tenants d'un *moral turn* dans les études littéraires sont parfois tentés de départager les saines lectures des mauvaises fréquentations¹. Combien de temps encore nous sera-t-il permis de lire des livres dont nous savons d'avance qu'ils ne nous rendront pas « meilleurs » ? Puis-je encore avouer que j'ai lu trois fois *Lolita*, et que je préfère Sade à Dickens ?

Peut-être parce qu'il a pris comme étudiant un plaisir perplexe à la lecture d'une nouvelle de Sade – *Eugénie de Franval*, à laquelle il devait consacrer son tout premier article² à l'issue d'un mémoire de Master dont le présent essai donne à lire une version profondément remaniée –, Aurélien Maignant s'est très tôt convaincu que les leçons de la fiction ne pouvaient jamais être univoques : est-on bien sûr que Franval soit un monstre, et que toute l'intrigue soit conçue pour inviter le lecteur à condamner inmanquablement cet instituteur immoral et père incestueux ?

Confrontant les discussions, parfois absconses, entretenues par les théoriciens de la fiction sur le statut logique des « mondes » fictifs, et les thèses, souvent iréniques, défendues par les tenants d'une efficacité éthique de la littérature quant à la nature du jugement formulé par le lecteur, Aurélien Maignant s'est forgé trois convictions solidaires, aussi fortes l'une que l'autre.

1 Sous le titre : « De la littérature comme remède à la prostitution », Vincent Jouve en a fait la démonstration dans le compte rendu qu'il a donné d'un des ouvrages de Martha C. Nussbaum (*La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature*, trad. S. Chavel, Paris : Les Éditions du Cerf, 2010) pour *Acta fabula* ([en ligne], vol. 13, n° 3, 2012 : <https://www.fabula.org/revue/document6897.php>). Cette livraison d'*Acta fabula*, consacrée aux théories et aux effets de la lecture, était adossée à un numéro de *Fabula-LhT* intitulé « Après le bovarysme » (<https://www.fabula.org/lht/9/>), qui a fait date et auquel Aurélien Maignant se réfère à plusieurs reprises.

2 Aurélien Maignant, « Juger de la fiction. À partir d'une nouvelle de Sade », *Poétique*, n° 84, 2018 (en ligne, <https://www.cairn.info/revue-poetique-2018-2-page-181.htm>).

S'il est si difficile de s'accorder sur la signification morale d'une fiction, c'est que l'expérience de lecture prend ultimement la forme de la *participation à un débat*, lequel vient relayer celui qu'entretiennent les personnages et sans lequel l'intrigue resterait sans ressorts. La chose est assez évidente dans le cas des fictions dramatiques – le cinquième acte d'*Horace* nous invite à statuer, à l'instar de tous les personnages, sur la légitimité du meurtre de Camille par le héros éponyme – comme dans celui des fictions narratives homodiégétiques, dont le narrateur est un personnage comme un autre – le lecteur de *Manon Lescaut* peut-il comme Des Grieux absoudre l'héroïne de toute forme de duplicité ? ; mais la tradition des histoires tragiques, dont relèvent les contes sadiens, ou celle des nouvelles fantastiques à la manière de Poe ou Mérimée, montre qu'il n'en va pas autrement dans les narrations hétérodiégétiques : la médiation d'un narrateur et ses jugements explicites ne parviennent jamais à juguler complètement le débat instauré au sein même de la fiction.

La seconde conviction est à comprendre comme une conséquence souvent inaperçue de la première : dès lors que nous cherchons à prendre position sur une situation problématique révélée par l'intrigue – en forgeant des énoncés aussi simples que « l'héroïne n'aurait pas dû... » –, nous en venons à formuler des croyances sur le monde narratif *comme s'il s'agissait de notre monde réel* : décider de ce qui est « juste » dans la fiction suppose d'arbitrer entre les informations et les valeurs que délivrent les personnages ou, le cas échéant, les voix narratives, pour déterminer, à l'instar donc des personnages eux-mêmes, une version « vraie » du monde de fiction. Nous « entrons » ainsi dans le monde fictif – nous *cohabitons* la fiction, selon l'heureuse formule qui donne son titre à l'essai d'Aurélien Maignant. On ne peut se prononcer sur une situation de fiction qu'en s'y projetant – en se proposant d'y vivre fugitivement, au sens où « vivre, c'est croire ».

Troisième conviction : cette cohabitation où se négocient les versions possibles de la fiction ne se dissocie pas

d'une *recomposition* du monde fictionnel. Impossible de formuler une hypothèse sur une fiction sans la modifier un tant soit peu : juger que l'héroïne « n'aurait pas dû... », c'est trancher entre des possibles conditionnés tout à la fois par les péripéties de l'intrigue et les décisions des personnages, les unes comme les autres entées sur des valeurs le cas échéant concurrentes. Toute interprétation d'une fiction, tout jugement énoncé sur un personnage, produit une « version » du monde. Du plus spontané au plus savant, tout commentaire garde la trace de ces opérations d'affabulation inhérentes à l'expérience ordinaire de la lecture, que Richard Saint-Gelais a baptisé de son côté *parafictionnalisations*³.

La démarche inaugurée par Aurélien Maignant, assez kantienne en son principe, vise ainsi à théoriser les conditions du jugement éthique délivré dans l'expérience de lecture : aussi surprenant que soit le constat auquel le théoricien nous amène, notre liberté de jugement est conditionnée par des phénomènes structurels qui ouvrent un nombre fini de « possibles moraux ». Et les analyses qu'il propose de trois œuvres illustrant les trois grands modes de la fiction, nous introduisent à un inédit exercice de spéculation au carré, puisqu'il s'agit à chaque fois de tenter de déterminer les croyances possibles des interprètes sur les possibles d'une fiction donnée. La démonstration est faite ainsi (par trois fois) que l'interprétation d'une fiction est indissociable pour chacun d'entre nous de l'élaboration d'un système de croyances au sein même de la fiction – d'un effort pour intervenir dans et idéalement pacifier le conflit éthique dont les personnages font les frais, quelle que soit sa gravité. Effort politique en son essence, comme le souligne Aurélien Maignant dans ses dernières pages, en retrouvant ici

3 R. Saint-Gelais, *Fictions transfuges. La transfictionnalité et ses enjeux*, Paris : Seuil (Poétique), 2011 ; voir notamment son chapitre VII et dernier, ainsi que l'introduction dont un extrait est accueilli dans l'Atelier de théorie littéraire de Fabula (https://www.fabula.org/atelier.php?Fictions_transfuges).

l'auteur de l'*Émile* comme il côtoie partout auparavant celui de la *Lettre à d'Alembert* : « Ceux qui voudront traiter séparément de la morale et de la politique n'entendront jamais rien à aucune des deux. »

Dans un article fameux dont le titre est régulièrement galvaudé, le poète Yves Bonnefoy nous invitait à « lever les yeux du livre » et à considérer que « l'interruption, dans la lecture d'un texte, peut avoir valeur essentielle et quasi fondatrice dans le rapport du lecteur à l'œuvre » – comme d'ailleurs « dans celui de l'auteur à sa création en cours »⁴. Ce premier essai d'Aurélien Maignant vient nous rappeler que les effets de la fiction se jouent non pas tant dans les décisions qu'elle est susceptible de nous inspirer, une fois le livre refermé, achevé ou quitté, que dans la façon dont nous entrons dans la fiction pour pouvoir en débattre. Son titre même, *Cohabiter la fiction*, enseigne ce que signifie, pour tous ceux qui pratiquent intensément la lecture, le fait de *vivre au milieu des livres*.

Marc Escola

4 Y. Bonnefoy, « Lever les yeux de son livre », *La Lecture, Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 37, 1988, pp. 9-19. On peut en lire des extraits sur Fabula : <https://www.fabula.org/actualites/documents/49726.pdf>.